

Le discours de Jean-Jacques Rousseau sur Paris

Marc Vacher
docteur en histoire moderne

Le XVIII^e siècle inaugure un chapitre nouveau dans l'histoire des villes françaises. La vitalité économique du pays, la fin des grandes épidémies, la croissance démographique, l'exode rural contribuent à transformer la taille et la physionomie des agglomérations du royaume. En un siècle, l'augmentation de la population urbaine est spectaculaire, à l'image de Bordeaux, de Brest ou de Nantes qui doublent le nombre de leurs résidents en moins d'un siècle¹. Avec plus de 500 000 habitants, Paris fait figure de monstre et demeure une énigme que les hommes de l'époque cherchent à percer. La capitale devient l'objet d'un discours récurrent auquel se livrent tous les intellectuels de l'Ancien Régime. Marivaux, Voltaire, Diderot, Montesquieu, Rétif de la Bretonne, Mercier, pour ne citer que des auteurs français, enquêtent sur la vie parisienne et fonde les jalons d'une nouvelle « urbanologie ». À l'ancienne notion médiévale de la « bonne ville », soigneusement circonscrite par ses remparts, s'oppose désormais une vision beaucoup moins flatteuse de la capitale. Paris inquiète. Paris effraie. La grande ville est comparée à un ventre qui rejette ses ordures et qui infeste l'espace urbain. Paris n'est plus la cité rayonnante qu'elle fut jadis et dont le prestige reposait sur l'exemplarité de ses bâtiments, de ses institutions et de son négoce.

Ces dispositions négatives à l'égard de la capitale sont largement partagées par Rousseau. Chez le chantre de « l'état de nature » et du « bon sauvage », Paris s'identifie au Mal et incarne l'humanité civilisée dans ce qu'elle a de plus repoussant : le luxe, le vice, la confusion y règnent en maître, entraînant dans leur sillage le mensonge et la servitude.

Pour qui cependant procède à une lecture attentive des textes de Rousseau, il apparaît que les propos du philosophe sont moins tranchés qu'une certaine historiographie le laisse accroire. S'il avoue une répulsion certaine pour la capitale, son discours est parfois marqué au coin de l'ambiguïté et du paradoxe. Au-delà du désamour, bien attesté, pour Paris, Rousseau entretient avec la cité française une relation équivoque. En s'appuyant sur quelques-uns de ses écrits célèbres (*Julie ou la Nouvelle Héloïse*, *l'Émile*, *Les Confessions*, *Les Rêveries du promeneur solitaire*), cette communication se propose de montrer combien Paris, pour le philosophe, est le lieu d'une expérience contradictoire, fondatrice d'un nouveau discours sur la ville et, par extension, d'une réflexion décisive sur les manières d'habiter la cité. Après avoir rappelé ce que la vie et l'œuvre de Rousseau doivent à la capitale française, on s'efforcera d'analyser le point de vue de l'auteur sur Paris en soulignant l'importance qu'il revêt dans sa théorie critique de la modernité urbaine.

Jean-Jacques Rousseau, chacun le sait, est né à Genève. Bien que son destin tourmenté l'amène assez jeune à quitter sa patrie, il garde de la cité suisse une réelle nostalgie et projette sur elle une image mythifiée qu'il oppose aux pays où règnent « la mollesse » et « le luxe ». « L'heureuse ville », ainsi qu'il la nomme symbolise à ses yeux la communauté républicaine idéale qui cultive la liberté civique, l'égalité et la simplicité des mœurs. Elle représente le modèle urbain d'une démocratie parfaite qui a su résister à la corruption, c'est-à-dire avant tout à l'influence parisienne.

¹ Duby, Georges, dir., *Histoire de la France urbaine*, T. III, *La ville classique*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 1981, p. 297.

Pourtant Rousseau est moins citoyen genevois qu'habitant de Paris où il passe la plus grande partie de sa vie. Son premier contact avec la capitale remonte à l'été 1731. Il y pénètre à pieds par le faubourg Saint-Marceau, un quartier particulièrement sordide qui transpire la misère et la promiscuité. Une page célèbre des *Confessions* rappelle la déception du jeune Suisse, surpris par l'aspect inattendu de la ville lumière :

Combien l'abord de Paris démentit l'idée que j'en avais ! La décoration extérieure que j'avais vu à Turin, la beauté des rues, la symétrie et l'alignement des maisons me faisaient chercher à Paris autre chose encore. Je m'étais figuré une ville aussi belle que grande, de l'aspect le plus imposant, où l'on ne voyait que de superbes rues, des palais de marbre et d'or. En entrant par le faubourg Saint-Marceau, je ne vis que de petites rues sales et puantes, de vilaines maisons noires, l'air de la malpropreté, de la pauvreté, des mendiants, des charretiers, des ravaudeuses, des crieuses de tisane, et de vieux chapeaux. Tout cela me frappa d'abord à tel point, que tout ce que j'ai vu depuis à Paris de magnificence réelle n'a pu détruire cette première impression, et qu'il m'en est resté toujours un secret dégoût pour l'habitation de cette capitale.²

En dépit de cette expérience malheureuse, Rousseau revient à Paris et s'y installe durablement. Pendant une quinzaine d'années, il séjourne dans la cité française, bien décidé à s'y faire un nom et à pénétrer les milieux intellectuels. C'est l'époque où Rousseau séduit par « le côté brillant » de la capitale fait la connaissance de Diderot, fréquente les grands cafés (le *Panier fleuri*, le *Procope*), les salons à la mode (celui de madame de Broglie, de madame Dupin, du baron d'Holbach), intègre le monde des Lumières et collabore à l'Encyclopédie.

Veux-je trouver, écrit-il dans la *Nouvelle Héloïse*, des lumières et de l'instruction ? C'en est ici l'aimable source, et l'on est d'abord enchanté du savoir et de la raison qu'on trouve dans les entretiens, non seulement des savants et des gens de lettres, mais des hommes de tous les états et mêmes des femmes : le ton de la conversation y est coulant et naturel [...]³.

En ces années de maturation intellectuelle, Rousseau, incontestablement, est fasciné par Paris : cité des arts et des lettres, la capitale n'est-elle pas également accoucheuse de talents ? Et le philosophe de conseiller quiconque pense avoir du génie d'y venir passer une année :

C'est l'esprit des sociétés qui développe une tête pensante et qui porte la vue aussi loin qu'elle peut aller. Si vous avez une étincelle de génie allez passer une année à Paris. Bientôt vous serez tout ce que vous pouvez être ou vous ne serez jamais rien.⁴

Parce que s'y expriment les opinions les plus diverses, la capitale demeure pour Rousseau la ville formatrice par excellence, celle où les entretiens brillent des mille feux de l'esprit. Mais, aussi subtil soit-il, l'art de la conversation porte en lui ses propres insuffisances. Rousseau, mieux que quiconque, sait la vanité des jeux de l'esprit. Les petits maîtres qui paradent dans les salons, avides d'un bon mot plutôt que d'une belle action, l'irritent et le choquent, autant peut-être que l'indifférence à la vertu qu'il croit déceler chez les Parisiens. Séduisante mais inconstante, la ville de Paris incarne les contradictions de la société moderne où l'être le plus raffiné est aussi le plus dénaturé. Sous la plume de Rousseau, la cité française apparaît ainsi comme le lieu où se déploient contradictoirement les lumières de l'esprit et la négativité la plus radicale. Croyant se « civiliser », les hommes se détournent d'eux-mêmes et aliènent leur liberté. Pourfendeur d'une humanité qui s'est laissée prendre au piège de la civilisation urbaine, Rousseau pourtant est attiré par Paris et ne

² Rousseau, Jean-Jacques, *Œuvres complètes*, T. I, *Les Confessions. Autres textes bibliographiques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1959, p. 325.

³ Ibid., op. cit., T. II, *La Nouvelle Héloïse. Théâtre. Poésie. Essais littéraires*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1964, p. 232.

⁴ Ibid., op. cit., T. IV, *Émile ou De l'éducation. Morale. Botanique*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1969, p. 674.

parviendra jamais à s'en détacher tout à fait⁵. Après un voyage éclair à Genève au cours de l'été 1754, il regagne la capitale où, confie-t-il à l'un de ses compatriotes, la vie « solitaire et parfaitement libre que j'y mène ne laisse pas d'avoir aussi ses agréments »⁶. Deux ans plus tard, soucieux de mieux accorder sa vie et ses idées, le philosophe quitte le centre de Paris pour s'installer à quelques coudées de la capitale, à l'orée de la forêt de Montmorency. S'il échappe ainsi aux tracasseries de la grande ville, il reste cependant au fait de ce qui s'y passe et de ce qui s'y produit. Mais la tranquillité est de courte durée. Parce que ses ouvrages déplaisent, Rousseau doit s'enfuir de Paris en 1760.

Commence alors une période d'errance où le philosophe se réfugie successivement en Suisse, en Angleterre, à Trie-Château, à Bourgoin et à Lyon, au gré des contacts et des protections. Durablement marqué par cet exil involontaire, Rousseau finit par revenir à Paris. À partir de 1770, il s'y réinstalle, toujours plus acerbe et misanthrope. Pour se régénérer dans la campagne, il effectue de longues promenades dans les environs de Paris avec son ami Bernardin de Saint-Pierre. La vie parisienne a cessé alors de séduire le philosophe qui se croit victime de persécutions. Reclus avec Thérèse Levasseur dans un petit appartement de la rue Platière, il suspend toute relation sociale. Les dettes qu'il a dû contracter à son retour lui pèsent et le plongent dans une situation matérielle inextricable. Désormais sans ressources, Rousseau lance un appel à la générosité publique. Il est entendu par le marquis de Girardin qui lui offre l'asile dans son domaine d'Ermenonville, à cinquante kilomètres de Paris. Mais le 2 juillet 1778, six semaines seulement après son installation, Rousseau meurt. Il est enterré dans l'île des Peupliers où son corps demeure jusqu'en 1794.

Rousseau cependant n'en a pas terminé avec Paris. Si le philosophe a quitté la cité française sans regrets, en revanche la capitale se réapproprie Rousseau et cultive très tôt sa mémoire. Après avoir panthéonisé le Genevois, les Parisiens lui vouent un véritable culte et ce, pendant tout le XIX^{ème} siècle. Dispersés dans la capitale, de nombreux bustes, monuments, statues sont érigés et rappellent la présence du philosophe dans cette ville. À ceux qui souligneront le paradoxe de cet hommage appuyé pour un homme qui condamne dans ses écrits la cité du luxe et du vice, il faut redire combien les relations qu'entretint Rousseau avec Paris furent ambiguës et passionnelles. Surtout, parce que ses propos s'inscrivent dans le cadre d'une réflexion générale qui porte à la fois sur la Ville dont Paris est alors l'archétype et sur l'humanité civilisée, on ne saurait leur conférer une valeur purement négative. Bien les comprendre implique donc de s'interroger avec Rousseau sur les manières de l'urbanité moderne et sur les raisons qui les fondent.

Pour le philosophe, la capitale demeure un poste d'observation privilégié d'où il peut penser sa théorie de la modernité et méditer sur le destin de l'homme. Le temps du monde présent n'est-il pas en effet devenu le temps de la ville, de Paris notamment, épicerie du monde moderne ? Parce que Paris condense tous les éléments qui caractérisent la civilisation d'aujourd'hui, le Parisien, mieux que quiconque peut appréhender les vicissitudes de la condition humaine. Le discours de Rousseau sur Paris est donc à comprendre comme une réflexion critique qui dépasse les limites de la seule capitale pour s'appliquer à la société toute entière.

L'objection fondamentale que Rousseau oppose à l'urbanité moderne, c'est d'éloigner les hommes des valeurs naturelles. Autrement dit, le mal de la ville procède d'abord de cette soif de domination et d'accaparement qui caractérise les citadins. Guidés par leur seul intérêt, ils foulent aux pieds la volonté générale, pourtant indispensable au bien être de tous, et contribuent à l'atomisation du peuple urbain. Mais l'égoïsme des habitants ne débouche pas

⁵ Stierle, Karlheinz, *La Capitale des signes. Paris et son discours*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 2001, p. 67-75.

⁶ Rousseau, *Correspondance complète*, Genève, éd. R. A. Leigh, Institut et Musée Voltaire, 1965-1971, p. 336.

seulement sur le sentiment de « dépaysement », comme le nomme Rousseau, ou de solitude. Il façonne également l'espace construit, l'organise au mépris de toute rationalité et lui donne cet aspect misérable, propre à toute communauté surpeuplée. Sensible à l'extraordinaire promiscuité des Parisiens, Rousseau dénonce l'entassement des hommes dans lequel il voit la source principale du dérèglement moral. Comme lieu d'échanges et de rencontres, Paris, pourtant, devrait favoriser l'épanouissement de tous et permettre l'éclosion d'une communauté guidée par le souci du bien commun. Or, c'est l'inverse qui se produit. Paris exhibe sa pathologie comme un grand corps qui serait souffrant. Ses plaies sont nombreuses et ses fléaux visibles par tous. La misère, la prostitution, la maladie, la crasse, la puanteur, le bruit constituent quelques-uns de ces maux qui font de Paris « le gouffre de l'espèce humaine »⁷. Dans ses écrits sur la capitale, Rousseau fait siennes les préoccupations des penseurs et des hygiénistes de son temps qui cherchent à transformer l'espace social. On rêve alors d'assainir l'habitat, de détruire les taudis, d'enlever les débris d'animaux, de déplacer les cimetières, de lutter contre les foyers d'infection ou encore de laisser le soleil pénétrer dans la ville par les jardins, les cours et les places⁸. Rousseau insiste notamment sur les effets maléfiques de l'air quand il est corrompu par les effluves nauséabondes ou par l'entassement des hommes. Il y voit la cause première de la mortalité qui sévit alors à Paris. Convaincu que la qualité de l'air influe sur la longévité des hommes, Rousseau conseille aux Parisiens de s'aérer régulièrement en prenant « des bains de l'air salubre et bienfaisant des montagnes »⁹. Il éviteront de la sorte les maladies infectieuses qui abrègent la vie.

Mais à Paris, ce n'est pas seulement l'air qui est empoisonné. Les aliments le sont aussi. Les Parisiens s'exposent chaque jour en absorbant de la nourriture avariée et « des drogues falsifiées »¹⁰. Si Rousseau regrette l'absence d'une véritable politique de santé publique, sa critique revêt aussi une coloration morale, comme en témoigne l'usage répété des termes « corruption » ou « falsification ». C'est qu'à ses yeux, la grande cité est devenue la capitale du mensonge et du faux semblant, celle où l'homme paie le prix fort pour sa « dénaturation ». De cet univers factice où l'être et le paraître se confondent, émergent notamment la figure du mondain et de l'oisif qui se sont volontairement coupés des sources de la vie. Stigmatisés dans plusieurs passages de la *Nouvelle Héloïse*, ils sont dépeints par Rousseau comme des êtres

qui par désœuvrement se font les arbitres du beau qu'ils n'ont jamais senti, passent leur vie à s'occuper de musique sans l'aimer, de peinture sans s'y connaître, et prennent pour goût des arts, la vanité d'être encensés des flatteurs et de briller aux yeux des sots¹¹.

Les gens du monde sont doublement fautifs : leur oisiveté est un facteur de désagrégation sociale et leur relativisme moral, une entrave à la vertu. De sa fréquentation des salons parisiens, Rousseau conserve le souvenir d'un monde frelaté où le bien et le mal, le juste et l'injuste, le vrai et le faux, sans cesse confondus, ont cessé d'être des valeurs intangibles, solidement arrimées dans la conscience des hommes :

On y apprend à plaider avec art la cause du mensonge, à ébranler à force de philosophie tous les principes de la vertu, à colorer de sophismes subtils ses passions et ses préjugés et à donner à l'erreur un certain tour à la mode selon les maximes du jour¹².

L'immoralité des Parisiens perçoit en particulier sous la figure de la Parisienne pour qui Rousseau réserve ses mots les plus durs. Sa tenue vestimentaire, son maquillage

⁷ Rousseau, op. cit., T. IV, p. 276-277.

⁸ Corbin, Alain, *Le Miasme et la jonquille*, Paris, Flammarion, 1986, plus particulièrement p. 11-159.

⁹ Rousseau, op. cit., T. IV, p. 277.

¹⁰ Ibid., op. cit. T. III, p. 204.

¹¹ Ibid., op. cit., T. I, p. 1117.

¹² Ibid., op. cit., T. II, p. 223.

outrancier, la liberté dont elle fait preuve choquent le philosophe formé à l'école de Calvin. Il y voit les effets désastreux d'une dissolution généralisée des mœurs que Paris incarne au plus haut point. Pour Rousseau, la palme de l'indécence revient incontestablement aux nobles que l'adultère même ne révolte plus. Chez eux, explique-t-il, le mariage

n'est que l'accord de deux personnes libres qui conviennent de demeurer ensemble, de porter le même nom, de reconnaître les mêmes enfants ; mais qui n'ont, au surplus, aucune sorte de droit l'un sur l'autre¹³.

Mais les attaques de Rousseau ne visent pas les seuls privilégiés : parce que Paris est contre-nature, la corruption de la capitale affecte la collectivité dans son ensemble. La grande ville, en particulier, excite artificiellement la sexualité et épuise les jeunes gens de bonne heure. Elle transforme profondément l'être de l'homme au point que « les grands garçons forts comme des hommes ont la voix aiguë et le menton sans barbe; de grandes filles, d'ailleurs très formées, n'ont aucun signe périodique de leur sexe »¹⁴. Pour Rousseau, la confusion des genres et des sexes relève de la confusion généralisée dont le philosophe se fait le contempteur.

La critique moralisatrice de Paris et du système urbain se double chez Rousseau d'une critique sociale et politique. Pour l'essentiel, il rejoint les observations des physiocrates qui voient dans la capitale une sorte de chancre qui absorbe la substance rurale. Paris, pense-t-on, enlève des bras à l'agriculture en attirant vers elle les forces vives de la nation. Rousseau qui redoute que les campagnes manquent de bras est persuadé que Paris dépeuple le royaume. Il rejoint l'opinion, courante à l'époque, d'une France subissant un dépérissement progressif. Comme les grands auteurs, les hommes politiques, les économistes ou les médecins, il répète que la dépopulation menace. Dans un chapitre du *Contrat social* intitulé « Des signes d'un bon gouvernement », Rousseau se déclare convaincu du déclin démographique de la France malgré les enquêtes de spécialistes qui contredisent ce pessimisme :

Non, quoiqu'ils en puissent dire, quand malgré son éclat un pays se dépeuple, il n'est pas vrai que tout aille bien, et il ne suffit pas qu'un poète ait cent mille livres de rentes pour que son siècle soit le meilleur de tous.¹⁵

Cette idée reçue est inséparable d'une conception générale de la ville que Rousseau développe dans ses écrits. Pour lui Paris, davantage encore que les grandes villes, se développe au détriment de la campagne et affaiblit durablement le royaume :

Ce sont les grandes villes qui épuisent les États et font sa faiblesse : la richesse qu'elles produisent est une richesse apparente et illusoire ; c'est beaucoup d'argent et peu d'effet. On dit que la ville de Paris vaut une province au roi de France ; mais je crois qu'elle lui en coûte plusieurs ; que c'est à plus d'un égard que Paris est nourri par les provinces, et que la plupart de leurs revenus se versent dans cette ville et y restent sans jamais retourner au peuple ni au roi. Il est inconcevable que, dans ce siècle de calculateurs, il n'y en ait pas un qui sache voir que la France serait beaucoup plus puissante si Paris était anéanti¹⁶.

En captant l'essentiel des flux humains et économiques, Paris renforce non seulement les inégalités régionales mais génère aussi ses propres inégalités. L'opposition entre les classes qui sévit durement dans la capitale renvoie à ce déséquilibre qui enrichit les nantis au détriment des plus faibles. Plus qu'ailleurs parce que s'y concentrent le commerce, le luxe, l'argent, les arts, Paris vit dans l'ordre de l'excès. Esclave de besoins factices, le Parisien a cessé de s'appartenir car ses désirs superflus le mettent dans la dépendance d'autrui. Son goût

¹³ Rousseau, op., cit., T. II, 271.

¹⁴ Ibid. op. cit., TIII, p. 584.

¹⁵ Ibid., op. cit., *Du contrat social. Écrits politiques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1964, p. 419-420.

¹⁶ Ibid., op. cit., T. IV, p. 851-852.

sans limites pour l'enrichissement crée des tensions d'où découlent des rapports de rivalité et des conflits. À cette Babylone moderne où le moi individuel et le moi social ne coïncident plus, Rousseau oppose les villes suisses et savoyardes. Ici tout est vertu, simplicité, véracité. Contrairement à Paris, il y règne une « honnête médiocrité » où « chacun [se suffit] à soi-même autant qu'il le peut »¹⁷. Rousseau se prend à rêver d'une ville dont Paris serait le contre-modèle. Il l'imagine de dimension réduite, de manière à ce que les citoyens qui la peuplent puissent être à portée de voix et de pas. Pour réconcilier nature et histoire, liberté et société, il propose de créer une ville qui respecterait l'égalité et la solidarité, autrement dit les valeurs « naturelles ». Tous les aspects néfastes de la grande ville où les hommes, perdus dans l'immensité de la foule anonyme, se côtoient sans se connaître, doivent être abolis. La ville du passé n'était qu'un amas de maisons hétéroclites où la vétusté des constructions, l'entassement des populations, la promiscuité et l'insalubrité interdisaient toute vie sociale décente. La ville de demain sera à taille humaine.

Les hommes ne sont point faits pour être entassés en fourmilières, mais épars sur la terre qu'ils doivent cultiver. Plus ils se rassemblent, plus ils se corrompent. Les infirmités de corps ainsi que les vices de l'âme sont l'infaillible effet de ce concours trop nombreux. L'homme est de tous les animaux celui qui peut le moins vivre en troupeaux. Des hommes entassés comme des moutons périraient tous en très peu de temps. L'haleine de l'homme est mortelle à ses semblables : cela n'est pas moins vrai au propre qu'au figuré¹⁸.

Dans l'esprit de Rousseau, seule une petite ville peut renouer le lien communautaire que la grande agglomération a rompu. Du chaos doit naître une collectivité véritable où le citadin redeviendra un authentique citoyen, c'est-à-dire une individu responsable, vertueux et autonome. Mais cela n'est possible que si la communauté régénérée tire sa subsistance de l'agriculture et de petites activités artisanales. Hostile aux théories mercantilistes qui fondent la richesse des États sur l'accumulation, Rousseau affectionne l'idéal autarcique et frugal des Anciens. Il rêve la régénérescence de l'homme urbain, pauvre en besoins et en biens, en s'inspirant de la Suisse et des modèles antiques. Le philosophe donne une forme concrète à sa vision dans un passage de la septième promenade des *Rêveries du promeneur solitaire* :

La Suisse entière n'est pour ainsi dire qu'une grande ville dont les rues larges et longues plus que celle de Saint-Antoine sont semées de forêts, coupées de montagnes, et dont les maisons éparses et isolées ne communiquent entre elles que par des jardins anglais¹⁹.

Dans la ville rêvée par Rousseau, l'opposition urbain/rural a cessé d'exister. La cité devient le lieu d'un nouveau mélange : celui de la nature sauvage et de l'activité humaine. Seul cet alliage harmonieux peut permettre à l'humanité de redevenir elle-même et d'accéder au bonheur.

L'utopie urbaine de Rousseau prend appui sur son expérience, fût-elle souvent malheureuse. Elle s'inscrit au cœur du projet urbain des Lumières qui vise à transformer l'espace habité²⁰. De nombreux écrivains ont nourri ce projet, à l'instar de Louis Sébastien Mercier qui décrit le Paris imaginaire du XXV^e siècle, libéré de ses anciens fléaux. Mais ces nouvelles conceptions ne sont pas pures chimères. Elles influencent profondément l'élite éclairée en charge du corps social. À la veille de la Révolution, le gouvernement s'efforce de régler la largeur des rues et la hauteur des maisons de manière à lutter contre le mauvais air. Les ordures ménagères et collectives sont enlevées avec rapidité. On sépare des habitations

¹⁷ Rousseau, op., cit., T. III, p. 526.

¹⁸ Rousseau, op. cit., T. IV, p. 276-277.

¹⁹ Ibid., op. cit., T. I., p.

²⁰ Rykwert, Joseph, *The First Moderns. The Architects of the eighteenth Century*, Cambridge London, MIT Press, 1980.

les ateliers malsains et on éloigne les cimetières²¹. Pour assécher le sol de la capitale imprégné de boue et d'excréments, le pavement des rues est sensiblement amélioré. Un souci nouveau de quadrillage du territoire urbain éclot qui se traduit par un meilleur éclairage des rues et par une première numérotation des rues. Si, à la fin du siècle, Paris n'est pas encore la capitale de l'Eldorado, la ville s'est profondément transformée. Incontestablement, l'incidence du discours de Rousseau y a beaucoup contribué.

Indications bibliographiques

Eigeldinger, Frédéric, Trousson, Raymond, *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, dir., Paris, Honoré Champion, coll. « Champion classiques », 2006.

Farge, Arlette, *Vivre dans la rue à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, coll. « Archives » 1979.

Launay, Michel, *Jean-Jacques Rousseau écrivain politique*, Grenoble, C. E. L.-A. C. E. R., 1971.

Rykwert, Joseph, *The First Moderns. The Architects of the eighteenth Century*, Cambridge London, MIT Press, 1980.

Rousseau, Jean-Jacques, *Oeuvre complètes*, 4 vol., Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1959-1969.

Starobinski, Jean, *Jean-Jacques Rousseau. La Transparence et l'obstacle suivi de Sept Essais sur Rousseau*, Paris, Gallimard, 1971.

Stierle, Karlheinz, *La Capitale des signes. Paris et son discours*, Paris, Éd. de la Maison des Sciences de l'homme, 2001.

Trousson, Raymond, *Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Tallandier, 2003.

— *Jean-Jacques Rousseau jugé par ses contemporains. Du discours sur les sciences et les arts aux Confessions*, Paris, Honoré Champion, 2000.

²¹ Favre, Robert, *La Mort au siècle des Lumières*, Lyon, PUL, 1978, p. 244-271.